

- **Séance du 14 novembre 2017 : Florent MÉROT Professeur (Saint-Leu-La-Forêt), docteur en histoire**  
**« Paysages et environnement en Vallée de Montmorency aux XVIIe et XVIIIe siècles ».**

*Compte rendu réalisé par Pierre LIBAUD et Alexis ROBERT (étudiants en master 2)*

Désormais professeur des écoles, Florent MEROT était un habitué du pôle rural lorsqu'il étudiait à l'université Paris 13 ; c'est donc tout naturellement qu'il fut invité pour cette deuxième séance, cette fois en qualité d'intervenant. Dans sa thèse soutenue en 2010, intitulée *L'homme et son milieu en vallée de Montmorency sous l'Ancien Régime : un paysage original aux portes de Paris (vers 1640-vers 1800)*, il a étudié ce pays aux portes de Paris et pourtant essentiellement rural. Pour présenter son travail, le thème de l'interaction entre l'homme et son environnement a été privilégié comme fil directeur de cette séance dans laquelle l'histoire des paysages est mise à l'honneur.

Cette région d'Île-de-France, distante d'à peine 6,5 lieues de Paris est en réalité une vaste plaine, bordée à l'ouest par la vallée de l'Oise, au nord et au sud par les buttes forestières de Montmorency et de Sannois et ouverte vers l'est sur « la plaine des Vertus ». Elle était surtout située sur le chemin des principales routes commerciales du nord-ouest du royaume et d'autres voies à portée plus locale, reliant la vallée de Montmorency à ses régions limitrophes. Cet espace s'inscrivant tout d'abord dans la tradition des régions de grande culture céréalière a été profondément marqué au milieu du XVIe siècle par les heurts de la Fronde qui dévastèrent ces campagnes célébrées autrefois pour leur opulence. Pour ses habitants, après le traumatisme, il a fallu reconstruire. Quelles furent alors les transformations de la vallée dès les lendemains de la Fronde et quels mécanismes lient les composantes environnementales à cette reconstruction ?

Dès la fin de la guerre civile, le processus de reconstruction et de récupération des buttes est marqué par un mouvement de plantation viticole. Sur 108 parcelles plantées en vignes, 79 % l'étaient « en jeunes vignes ». Cette lancée était, certes, antérieure à la Fronde, mais un tel développement était nouveau et véritablement pensé par la paysannerie qui profitait de cette nouvelle culture exonérée de dîmes en tant que « novale ». Cette évolution était tout d'abord impulsée par la bourgeoisie louant ses parcelles pour la production de vin, mais quoiqu'il en soit, la production était laissée aux mains des paysans qui devaient adapter leur savoir-faire. La viticulture qui se limitait au départ à la proximité des villages connaît alors deux phases de croissance. La première vers les années 1690, est marquée par l'éloignement progressif des habitations, la vigne s'étend sur les coteaux ; la prolifération des guinguettes où l'on vend du vin bon marché profite à la région. A partir d'avril 1709, un mécanisme de récupération paysanne achève la prolifération des vignes : il faut produire le plus possible pour contenter la demande parisienne. Pourtant à partir de cette époque, la vigne n'était devenue qu'un rouage de la polyculture très diversifiée pratiquée dans cette région au parcellaire très morcelé. Les habitants du vallon privilégiaient ainsi des associations profitables au commerce, dont la récolte se succédait dans l'année, ainsi, il n'était pas rare que 5 à 6 végétaux se côtoient sur les parcelles (arbres fruitiers, légumineuses, plantes fourragères, etc).

Ces productions agricoles entretenaient un lien de complémentarité avec les espaces forestiers de la région qui représentaient 25% de l'occupation du sol. Les registres d'audience de la gruerie de Montmorency montrent qu'à la fin de la Fronde, les transformations de la sylve suivent celles des campagnes ; la viticulture demandant un bois jeune et résistant, le châtaigner est préféré au chêne autrefois employé usuellement. La longue durée de vie du bois de cet arbre, réputé imputrescible, profite à la fabrication des tonneaux et la profession de bûcheron est alors souvent pratiquée en parallèle de l'activité de vigneron ou de tonnelier.

Les interactions paysagères s'insinuaient jusqu'au territoire bâti : l'habitat s'adaptait progressivement aux évolutions agricoles. Vers 1665, les maisons nouvellement construites cumulaient 3 étages, une élévation répondant à l'étroitesse des parcelles. Bien plus petites que dans les régions voisines, les cours s'adaptaient aussi à cette nécessité d'économie de l'espace tout comme la grange devenant une sorte de remise après l'abandon de la culture céréalière. Dernier élément, le jardin faisait partie de l'habitat mais aussi du champ par interdépendance. L'enrichissement de la polyculture dans les champs se faisait tout d'abord par un travail d'expérimentation en amont dans ces petites parcelles, le jardin étant en quelque sorte le laboratoire qui a permis l'organisation rationnelle de ces espaces restreints.

Florent MÉROT conclut son intervention en résumant que la vallée de Montmorency, grâce à l'évolution de son paysage, illustre la relation que les sociétés humaines entretiennent avec leur lieu de vie. Le réaménagement suivant la Fronde, combinant agriculture, sylviculture et habitat, en est un parfait exemple et témoin de la forte

capacité d'adaptation des populations d'Île-de-France.

### Discussion

**Jean-Marc Moriceau** : Nous sommes dans une région particulièrement importante en Europe, qui pourrait être comparée à d'autres sections horticoles et maraîchères d'arrière-pays de capitales européennes. Quelques remarques.

Tout d'abord, sur les facteurs politiques qui entrent en ligne de compte comme ruptures possibles pour les transformations paysagères. La Fronde est, en quelque sorte, la dernière grande crise médiévale dans l'occupation des campagnes par les militaires ; je me dis qu'elle a pu jouer un rôle important parce que depuis 1590 s'était mis en place une marqueterie très complexe de *coltura promiscua*, destinée à alimenter Paris onze mois sur douze, avec une alternance de productions complémentaires.

Deuxième élément : la localisation des vignes, qui évolue d'une époque à une autre.

Pour les étudiants : dans la thèse de Michel Devèze<sup>1</sup> figure une carte des forêts françaises au XVI<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, Jean Meuvret a travaillé sur Agronomie et jardinage, ce qui a donné lieu à un article<sup>2</sup> montrant comment le jardin était un espace protégé institutionnellement, fiscalement, agronomiquement, et un terrain d'expérimentation pour le plein champ. Enfin, Pierre Goubert avait bien mis en évidence que le jardin expliquait la survie des paysans. D'ailleurs il fait corps avec la maison<sup>3</sup>.

Je suis également très sensible à la question de la cour des bâtiments agricoles et l'organisation de l'habitat agricole.

Enfin, je voudrais revenir sur l'absence de Condé et la gestion de sa fortune : on a l'impression que parce qu'il n'est pas là, il règne une pleine liberté de culture. Que se passe-t-il après ?

**Florent Mérot** : Pendant son absence (de 1654 à 1659), son administration est à Chantilly où elle entretient surtout les domaines autour du château, parce que c'est ce qui rapporte le plus. Le reste, comme Montmorency, est plutôt laissé de côté. Les paysans, encouragés par la bourgeoisie parisienne, en profitent pour implanter de nouvelles cultures puisqu'il n'y a presque plus d'administration locale.

**Jean-Marc Moriceau** : Les seigneurs sont bien partie prenante comme force de sécurité mais pas tellement sous forme de prélèvement, même s'ils peuvent imposer des cultures à leurs fermiers éventuellement. Je me demande s'il n'y avait pas plutôt un climat où l'autorité s'était éloignée, mais je ne sais pas s'il y a un lieu de cause à effet. Du côté de l'Église, ce serait différent.

**Philippe Madeline** : Y a-t-il une surface maximale de *coltura promiscua* et appelle-t-elle une main d'œuvre salariée ? [Florent Mérot répond par l'affirmative]. Deuxièmement, j'ai beaucoup apprécié le lien agriculture-paysans-forêt. Par ailleurs, vous montrez bien comment avec l'arrivée de nouvelles productions le bâti se transforme ou est recyclé.

**Florent Mérot** : Pendant ma maîtrise je me suis aperçu que lorsqu'on parle d'environnement tout est lié. Par exemple je n'ai pas évoqué les maisons de plaisance qui s'établissent à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle dans la région : les paysans entrent en contact avec ces élites urbaines.

**Paul Maneuvrier-Hervieu** : J'ai une question sur la pomme de terre : vous avez parlé d'une apparition en 1780. S'agit-il d'une apparition dans les champs ou les jardins ?

**Florent Mérot** : Dans les champs. On a même un agriculteur de Villeteuse qui en 1787 remporte le premier prix de la Société Royale d'Agriculture de Paris.

**Camille Clément** : Si avec la Fronde on a une adaptation à un événement traumatisant, n'y aurait-il pas aussi une adaptation à la croissance démographique et à la demande urbaine ?

**Florent Mérot** : Oui, il y a une influence parisienne forcément, avec des investissements dans le marché foncier par exemple. Et puis il y a la double hausse démographique : celle de la région et celle de Paris. Par ailleurs, la coutume de Paris partage les terres entre les héritiers. On adapte l'agriculture à cette pression : on essaie de se contenter localement, mais il faut aller vendre à Paris pour engranger de l'argent.

**Jean-Marc Moriceau** : On a du périurbain, des campagnes urbanisées. Mais c'est également un lieu de villégiature : la maison des champs qui se développe au XVI<sup>e</sup> et surtout au XVII<sup>e</sup> siècle amène la population aisée de Paris, ainsi que ses goûts et besoins.

**Marcel Rousard** : La croissance démographique est-elle endogène ?

**Florent Mérot** : Il y a des gens qui viennent s'installer. Dans les sources judiciaires et registres paroissiaux, on voit que la région draine la population du quart ou tiers nord-ouest du Royaume.

1. DEVÈZE, Michel, *La vie de la forêt française au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, S.E.V.P.E.N, 1961.

2. MEUVRET, Jean, « Agronomie et jardinage aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », *Hommage à Lucien Febvre, Éventail de l'histoire vivante*, 1953, t. II, p. 353-362.
3. DION, Roger, *Essai sur la formation du paysage rural français*, Tours, Arrault, 1934, 162 p. (réédition, Paris, Flammarion, 1991).